

compté que le prince périrait dans une si grande entreprise. Mais il n'était pas temps de se rebuter : elle saisit le moment où la princesse allait à un petit temple de Diane, peu accompagnée ; elle l'aborda, et lui dit d'un air plein d'amitié :

— Que j'ai de joie, madame, de l'effet de mes avis ! Il ne faut que vous regarder pour savoir que vous avez à présent l'eau qui danse ; mais si j'osais vous donner un conseil, vous songeriez à vous rendre maîtresse de la *pomme qui chante*. C'est

bien autre chose encore ; car elle embellit l'esprit à tel point, qu'il n'y a rien dont on ne soit capable : veut-on persuader quelque chose ? il n'y a qu'à sentir la pomme qui chante : veut-on parler en public, faire des vers, écrire en prose, divertir, faire rire ou faire pleurer, la pomme a toutes ces vertus ; et elle chante si bien et si haut, qu'on l'entend de huit lieues sans en être étourdi.

— Je n'en veux point, s'écria la princesse ; vous avez

VII



mais la vieille Feintise ne s'endormait pas : elle sut par ses espions que Chéri était de retour plus beau qu'il n'était avant son départ, et que la princesse ayant mis sur son visage l'eau qui danse, était devenue si belle, qu'il n'y avait pas moyen de soutenir le moindre de ses regards sans mourir, pour ainsi dire, d'admiration.

Feintise fut bien étonnée et bien affligée, car elle avait



pensé faire périr mon frère avec votre eau qui danse : vos conseils sont trop dangereux.

— Quoi ! Madame, répliqua Feintise, vous seriez fâchée d'être la plus savante et la plus spirituelle personne du monde ? En vérité, vous n'y pensez pas.

— Ah ! qu'aurais-je fait, continua Belle-Étoile, si l'on m'avait rapporté le corps de mon cher frère mort ou mourant ?

— Celui-là, dit la vieille, n'ira plus ; les autres sont obligés de vous servir à leur tour, et l'entreprise est moins périlleuse.

— N'importe, ajouta la princesse, je ne suis pas d'humeur à les exposer.

— En vérité, je vous plains, dit Feintise, de perdre une occasion si avantageuse, mais vous y réfléchirez ; adieu, madame.

Elle se retira aussitôt, très inquiète du succès de sa harangue, et Belle-Étoile demeura aux pieds de la statue de Diane, irrésolue sur ce qu'elle devait faire. Si elle aimait ses frères, elle s'aimait bien aussi : elle sentait que rien ne pouvait lui faire un plus sensible plaisir que d'avoir la pomme qui chante.

Elle soupira longtemps, puis elle se prit à pleurer. Petit-Soleil revenait de la chasse ; il entendit du bruit dans le temple, y entra et vit la princesse qui se couvrait le visage de son voile, parce qu'elle était honteuse d'avoir les yeux tout humides. Il avait déjà remarqué ses larmes, et s'approchant d'elle, il la conjura instamment de lui dire

pourquoi elle pleurait. Elle s'en défendit, répliquant qu'elle en avait honte elle-même ; mais plus elle refusait de lui confier son secret, plus il avait envie de le savoir.

Enfin elle lui dit que la même vieille qui lui avait conseillé d'envoyer à la conquête de l'eau qui danse, venait de lui dire que la pomme qui chante était encore plus merveilleuse, parce qu'elle donnait tant d'esprit, qu'on devenait une espèce de prodige ! A la vérité elle aurait donné la moitié de sa vie pour une telle pomme ; mais elle craignait qu'il n'y eût trop de danger à l'aller chercher.

— Vous n'aurez pas peur pour moi, je vous en assure, lui dit son frère en souriant, car je ne me trouve aucune envie de vous rendre ce bon office. Hé quoi ! n'avez-vous pas assez d'esprit ? Venez, venez, ma sœur, continua-t-il, et cessez de vous affliger.

Belle-Étoile le suivit, aussi triste de la manière dont il avait reçu sa confiance, que de l'impossibilité qu'elle trouvait à posséder la pomme qui chante.

L'on servit le souper, ils se mirent tous quatre à table ; elle ne pouvait manger. Chéri, l'aimable Chéri, qui n'avait d'attention que pour elle, lui servit ce qu'il y avait de meilleur : au premier morceau son cœur se grossit, les larmes lui vinrent aux yeux ; elle sortit de table en pleurant.

Belle-Étoile pleurait ! ô Dieux, quel sujet d'inquiétude pour Chéri ! Il demanda donc ce qu'elle avait ; Petit-Soleil le lui dit, en raillant sa sœur d'une manière assez désobligeante ; elle en fut si piquée, qu'elle se retira dans sa

chambre, et ne voulut parler à personne de toute la soirée.

Dès que Petit-Soleil et Heureux furent couchés, Chéri monta sur son excellent cheval blanc, sans dire à personne où il allait; il laissa seulement une lettre pour Belle-Étoile, avec ordre de la lui donner à son réveil; et tant que la nuit dura, il marcha à l'aventure, ne sachant point où il prendrait la pomme qui chante.

Lorsque la princesse fut levée, on lui présenta la lettre du prince. Il est aisé de s'imaginer tout ce qu'elle ressentit d'inquiétude et de tendresse dans une occasion comme celle-là : elle courut dans la chambre de ses frères leur en faire la lecture, et ceux-ci partagèrent ses alarmes, car ils étaient fort unis. Aussitôt ils envoyèrent presque tous leurs gens après lui pour l'obliger de revenir sans tenter cette aventure, qui sans doute devait être terrible.

Cependant le roi n'oubliait point les beaux enfants de la forêt; ses pas le guidaient toujours de leur côté, et quand il passait près de chez eux, et qu'il les voyait, il leur faisait des reproches de ce qu'ils ne venaient point à son palais. Ils s'en étaient excusés d'abord sur ce qu'ils faisaient travailler à leur équipage : ils s'en excusèrent alors sur l'absence de leur frère, et l'assurèrent qu'à son retour ils iraient lui rendre leurs très humbles devoirs.

Pendant ce temps, le prince Chéri faisait diligence pour arriver au but de son voyage. Il trouva à la pointe du jour un jeune homme bien fait, qui se reposait sous des arbres en lisant dans un livre; il l'aborda d'un air civil et lui dit :

— Trouvez bon que je vous interrompe pour vous demander si vous ne savez point en quel lieu est la pomme qui chante.

Le jeune homme leva les yeux et souriant gracieusement :

— En voulez-vous faire la conquête? lui dit-il.

— Oui, s'il m'est possible, repartit le prince.

— Ah! seigneur, ajouta l'étranger, vous n'en savez donc pas tous les périls; voici un livre qui en parle, sa lecture effraye.

— N'importe, dit Chéri, le danger ne sera point capable de me rebuter; enseignez-moi seulement où je pourrai la trouver.

— Le livre marque, continua cet homme, qu'elle est dans un vaste désert en Lybie; qu'on l'entend chanter de huit lieues, et que le dragon qui la garde a déjà dévoré cinq cent mille personnes qui ont eu la témérité d'y aller.

— Je serai le cinq cent mille et unième, répondit le prince en souriant à son tour.

Puis le saluant, il prit son chemin du côté des déserts de Lybie. Son beau cheval, qui était de race zéphirienne, car Zéphire était son aïeul, allait aussi vite que le vent, de sorte qu'il fit une diligence incroyable.

Il avait beau écouter, il n'entendait d'aucun côté chanter la pomme; il s'affligeait de la longueur du chemin,



de l'inutilité du voyage, lorsqu'il aperçut une pauvre tourterelle qui tomba à ses pieds ; elle n'était pas encore morte, mais il ne s'en fallait guère. Il en eut pitié, il descendit de cheval, la prit, essuya ses plumes blanches, déjà teintes de sang vermeil, et tirant de sa poche un flacon d'or contenant un baume admirable pour les blessures, il en eut à peine mis sur celles de la tourterelle malade, qu'elle ouvrit les yeux, leva la tête, déploya ses ailes, puis regardant le prince :

— Beau Chéri, lui dit-elle, vous êtes destiné à me sauver la vie, et je le suis peut-être à vous rendre de grands services. Vous venez pour conquérir la pomme qui chante; l'entreprise est difficile et digne de vous, car elle est gardée par un dragon affreux, qui a douze pieds, trois têtes, six ailes, et tout le corps de bronze.

— Ah ! ma chère tourterelle, lui dit le prince, quelle joie pour moi de te revoir, et dans un temps où ton secours m'est si nécessaire ! Ne me le refuse pas, ma belle petite, car je mourrais de douleur, si j'avais la honte de retourner sans la pomme qui chante ; et puisque j'ai eu l'eau qui danse par ton moyen, j'espère que tu me feras encore réussir dans mon entreprise.

— Vous me touchez, repartit tendrement la tourterelle : suivez-moi, je vais voler devant vous ; j'espère que tout ira bien.

Le prince la laissa aller. Après avoir marché tout le jour, ils arrivèrent proche d'une montagne de sable.

— Il faut creuser ici, lui dit la tourterelle.

Le prince aussitôt, sans se rebuter de rien, se mit à creuser, tantôt avec ses mains, tantôt avec son épée. Au bout de quelques heures, il trouva un casque, une cuirasse, et le reste de l'armure, avec l'équipage pour son cheval, le tout fait entièrement de miroirs.

— Armez-vous, dit la tourterelle, et ne craignez point le dragon ; quand il se verra dans tous ces miroirs, il aura une telle peur, que, se croyant entouré de monstres comme lui, il s'enfuira.

Chéri approuva beaucoup cet expédient ; il se couvrit des miroirs, et reprenant la tourterelle, ils voyagèrent ensemble toute la nuit.

Au point du jour, ils entendirent une mélodie ravissante. Le prince pria la tourterelle de lui dire ce que c'était.

— Je suis persuadée, dit-elle, qu'il n'y a que la pomme qui puisse si bien chanter, car elle fait seule toutes les parties de sa musique ; et sans toucher aucun instrument, il semble qu'elle s'accompagne d'une manière ravissante.

A mesure qu'ils avançaient, la beauté de la musique augmentait ; et Chéri, quelque empressement qu'il eût, était quelquefois si ravi, qu'il s'arrêtait sans pouvoir penser à rien qu'à écouter. Mais la vue du terrible dragon, qui parut tout à coup avec ses douze pieds, ses trois têtes et son corps de bronze, le fit sortir de cette espèce de léthargie. Il avait senti le prince de fort loin, et l'attendait pour le dévorer comme tous les autres, dont il avait fait des repas excellents : leurs os étaient rangés autour du

pommier qui portait la belle pomme; ils s'élevaient si haut qu'on ne pouvait voir l'arbre.

L'affreux animal s'avança en bondissant; il couvrit la terre d'une écume empoisonnée très dangereuse. Il sortait de sa gueule infecte du feu et de petits dragonneaux, qu'il lançait comme des dards dans les yeux et les oreilles des chevaliers errants qui voulaient emporter la pomme. Mais lorsqu'il vit son effrayante figure, multipliée cent et cent fois dans tous les miroirs du prince, ce fut lui à son tour qui eut peur, et il ne songea plus qu'à s'enfuir. Chéri, s'apercevant de l'heureux effet de son armure, le poursuivit jusqu'à l'entrée d'une profonde caverne où le monstre se précipita pour l'éviter. Il en ferma bien vite l'entrée, et se dépêcha de retourner vers la pomme qui chante.



VIII



EUREUX d'avoir échappé à ce danger, Chéri, après avoir monté par-dessus tous les os dont il était environné, vit le beau pom-

mier avec admiration. Cet arbre était d'ambre, les pommes de topaze, et la plus excellente de toutes, qu'il cherchait avec tant de soins et de périls, paraissait au haut, faite d'un seul rubis, et surmontée d'une couronne de diamants.